

# Bruissements, un journal

Arnaud Maisetti

Exposition *Bruissements*

| 22 juin – 27 juillet 2013 |

Curator | Léa Bismuth  
à la Galerie Isabelle Gounod

## PROTOCOLE

Du 22 juin au 27 juillet 2013, à la Galerie Isabelle Gounod à Paris, s'est tenue l'exposition *Bruissements*, rêvée, imaginée, élaborée, orchestrée par Léa Bismuth, historienne de l'art, critique d'art et commissaire d'exposition indépendante.

Autour de ce mot, « bruissements », elle a rassemblé des œuvres de jeunes plasticiens, peintres, vidéastes, sculpteurs, qui ont dialogué avec ce mot et son appel dans le tremblé des crépuscules, entre surgissement et effacement, frôlement des désirs et des peurs, des formes et de leurs sens : Juliette Agnel, Manon Bellet, Anne-Lise Broyer, Claire Chesnier, Aurore Pallet, Lionel Sabatté, Jérémie Scheidler, Esther Vonplon.

Invité par Léa Bismuth pour cette exposition, j'ai proposé un texte, un *journal* plutôt, écrit au jour le jour, et affiché chaque jour sur un mur de la Galerie – journal de tout ce qui a construit ce journal.

La proposition : non pas exposer un texte écrit en amont et affiché tel quel sur le mur le premier jour, et fini : au contraire, écrire, au jour le jour, le jour le jour des bruissements, dépôt du jour et des affleurements du réel, actualités du monde ou crissements intimes, lectures (ce mois de juillet, Rimbaud, Le Coran, Michelet...)

Le soir du vernissage, le premier *jour* couvrait l'espace de six pages de couleur grise, en points de suspension (parce que le bruissement est toujours déjà ce qui enveloppe et cerne la rumeur des jours) avant un bloc de trente-cinq pages, blanches, avec pour en-tête seulement la date du jour à accomplir. Comme un calendrier de feuilles volantes, vides, en attente, en puissance. Chaque matin, au lever, l'écriture d'un texte qui chaque matin, adressé par mail à la Galerie où il était imprimé, a été affiché sur le mur à la place de la page blanche du jour. Les jours où la Galerie était fermée ont conservé la page : vide, avec l'en-tête seulement.

En parallèle, le site de l'exposition – *Bruissements.net* – accueillait les textes dans une mise en page différente : puisqu'il n'était pas question de reproduire le travail sur la page (écrite chaque jour en fonction de cette seule contrainte d'espace : une page), le blog recevait les textes enrichis de liens et d'images, qui les ouvraient à un dehors du monde que le texte cherchait à provoquer.

Le texte ci-dessous ne vise pas à reproduire l'expérience de ce mois d'écriture, seulement à garder trace des textes et de leurs mises en page telles qu'on pouvait les lire dans la Galerie : des séries de mains négatives, jours passés d'avoir été passés.

## SITES

*Le site de l'exposition : <http://bruissements.net>*

*- vues de l'exposition : <http://bruissements.net/vues-exposition/>*

*- page où les textes sont assemblés en ligne : <http://bruissements.net/arnaud-maisetti/>*

*Sur Carnets | site personnel*

*- la rubrique de l'exposition : <http://arnaudmaisetti.net/spip/spip.php?rubrique94>*

*- Images du mur, chaque jour : <http://arnaudmaisetti.net/spip/spip.php?article1103>*

*- Vidéo du dernier mur : <http://arnaudmaisetti.net/spip/spip.php?article1137>*

« Le bruissement de la langue forme une utopie. Quelle utopie ? Celle d'une musique du sens.

Cette recherche autour du bruissement, nous pouvons la mener nous-mêmes, et dans la vie, dans les aventures de la vie ; dans ce que la vie nous apporte d'une manière impromptue.

ROLAND BARTHES,  
*Le Bruissement de la langue*

Le *premier* bruit,

la déchirure du premier bruit  
au dehors quand tu te réveilles immédiatement jeté dans la vie, ce  
bruit qui continue et vient peut-être de ton rêve comme une dou-  
leur lancée celle qui te lance dans le jour maintenant le premier  
bruit oui, dans la chambre où tu es, le premier bruit dans la rue où  
tu dors, au dernier étage du dernier immeuble et dans ce train qui  
t'emporte mais où, dans la terre plongée jusque dans la gorge et  
dans ton dernier lit, celui où on se tait autour de toi et où tu n'en-  
tends que cela (les mouches voler jusqu'à ce qu'elles se posent sur  
tes yeux pour toujours) et dans le premier lit où tu crieras plus fort  
que jamais pour déplier tes poumons le premier bruit qui sort de  
ton corps et te fait crier et tu cries qu'il cesse ce bruit qui te suivra  
partout désormais que c'est de toi qu'il émane, le premier bruit à  
peine perceptible (et pourtant), tenace (et pourtant), ce bruit du  
dehors doucement que tu apprends à entendre et qui est la ville  
même et la trace de la ville laissée pour toi dans tes rêves qui te jet-  
tent dans la veille pour que tu lui appartiennes, ce bruit lentement,  
ce bruit  
bruit qui au-  
t'enveloppe,  
que tu habites qui est la ville même, où tu évolues à travers le bruit  
tout le jour jusqu'à la nuit où tu viendras t'y abolir : dans lequel tu  
te débattras jusqu'à céder au matin sous le bruit qui te jettera dans  
le jour de cette vie, ce bruit qui continue et vient de ton rêve main-  
tenant encore comme hier le premier bruit dans ta chambre où tu  
es, le premier bruit dans la rue où tu dors, dans la terre encore et  
dans le hangar, dans ta cellule, dans le lit d'une autre, dans tes cra-  
chats, dans le sang que tu aurais craché parce que tu n'en veux plus  
et que coule encore en toi le bruit de ton sang qui frappe aux tem-  
pes jusqu'aux terminaisons de ton corps, oui ce bruit quand tu es  
nu et qu'on t'enferme encore, ce bruit toujours qui vient et qui n'en  
est pas un, pas vraiment, et qui seul est signe que tu es vivant, que  
tu es un vivant au milieu des vivants alors tu cherches le mot et  
quelqu'un le trouve pour toi un jour c'est

*(bru-i-se-man)*

dense, ce  
tour de toi  
dans ce corps

le mot bruissement,

Littré le dit (qui ne se trompe jamais) :

c'est une insulte, *espèce de bruit*,

et *confus*.)

Bruissement le bruit du dehors qu'on n'entend pas — est-ce le  
bruit, est-ce le dehors ? Bruissement dit le feulement, le frôlement,  
le dehors  
qui ici  
proche je  
inappro-  
se recom-  
qu'on en-  
rue au de-  
que la  
quée à  
ou du cri  
lointain  
pourtant  
crois reste  
chable, et  
pose : ce  
tend de la  
hors n'était  
porte cla-  
mille pas,  
le rire ter-  
rible d'un autre crime, comment savoir ? Tu cries pour le savoir, at-  
tends que le rire fasse retour. Mais rien (ou alors, le *bruissement*).

Bruissement ce qui n'arrive que par hasard, jusqu'ici. Par exemple :  
cette voix (cette page). Et du bruit ce matin de mes doigts sur les  
touches, que reste-t-il (en vous) — juste ce silence dans vos têtes  
ce soir peut-être qui déchiffre juste ce silence dans vos têtes. Bruis-  
sement encore le long sifflement continu de la vie dans les cham-  
bres calmes. Le bruit de fond.

Les larmes de fond (le bruissement des vagues, dit-on).

Le tissage des ailleurs qui approchent et ne rejoindront pas.

Les guerres, qu'on ne mène pas. Celles qui ne tuent pas.  
Celles qui frappent.

Bruissement comme en plein ciel  
la chute





Tout tissé de voix pleines jusqu'à la gorge tu es tout entier ce bruissement et tu le sais, des bruits qui disent tu es une part de ces bruits et pour les entendre tu es obligé de produire des bruits

— *Ô rumeurs et Visions!*  
*Départ dans l'affection*  
*et le #bruit neufs!*

comme un sonar (tu ne sais pas bien comment fonctionne un *sonar*, tu imagines un bruit inaudible lancé au-devant qui parcourt tout l'espace de l'espace jusqu'à

ce qu'il rencontre quelque chose, un corps étranger peut-être, capable de renvoyer un bruit encore moins audible jusqu'à toi qui le reçois et alors tu penses que c'est comme cela qu'on mesure l'espace, que l'espace est ce qui sépare deux corps, que l'espace n'est que du temps passé par le bruit à parcourir le vide, que la rencontre fait exister l'espace alors,

que sans le corps étranger il n'y aurait pas d'espace, il n'y aurait pas de bruit inaudible peut-être, puisqu'en l'absence de corps étranger, tu vien-

*Les lampes et les tapis de la veillée*  
*font le #bruit des vagues,*  
*la nuit,*  
*le long de la coque*  
*et autour du steerage.*

drais à douter que ce bruit même existe, le bruit que tu as lancé au-devant de toi, et si tu dis qu'il te sert à mesurer l'espace, tu sais pourtant que ce n'est pas pour cela vraiment que tu l'as lancé, mais que c'est pour le corps étranger, pour lui seul et pour que, lorsque, ensuite, tu reçois le bruit inaudible que tu as lancé au-devant de toi et qui aura

le corps étranger quel il se serait heurtant sa tourné contre saches plus ce bruit inau-

*La ville avec sa fumée*  
*et ses #bruits de métiers,*  
*nous suivait très loin dans les chemins.*  
*Ô l'autre monde, l'habitation bénie par*  
*le ciel, et les ombrages!*

rencontré ger sur le- posé, puis surface re- toi, tu ne vraiment si dible est le

rien ou le sien, et cela te rassure, et cela te déchire, te déchire au cœur de ton propre corps

*Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !  
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;  
Le vent chargé de #bruits, — la ville n'est pas loin, —  
A des parfums de vigne et des parfums de bière...*

*À gauche,  
le terreau de l'arête est piétiné par tous les homi-  
cides et toutes les batailles,  
et tous les #bruits désastreux filent leur courbe.*

ce corps lancé au-devant de toi, oui, pourrait être le signe qu'un autre que toi existe, et même que c'est par là que l'autre existe pour toi, un corps étranger qui prendrait corps de ton bruit pour exister en toi : cela te rassure et cela te déchire, et soudain la pensée que pour mesurer l'espace, après avoir lancé le bruit au-devant de toi dans le désir du corps étranger, tu as continué d'avancer, au-devant de toi, et si le bruit te revient, comment mesurer l'espace et la distance du corps étranger, tu ne sais pas, mais tu continues d'avancer dans la rue, et de lancer au-devant de toi, ce bruissement de toi dans le désir du corps étranger.)

*À droite  
l'aube d'été éveille les feuilles et les va-  
peurs et les #bruits de ce coin du parc, et  
les talus de gauche tiennent dans leur  
ombre violette les mille rapides ornières  
de la route humide.*

*J'ai marché, réveillant les baleines vives  
et tièdes, et les pierreries se regardèrent, et  
les ailes se levèrent sans #bruit.*

*Ton coeur bat dans ce ventre où dort le double sexe.*

Le *second* jour,  
 c'est le commencement du temps,  
 le fracas,  
 le deuxième battement de cœur fait exister le cœur,  
 on sait cela, on sait :  
 la deuxième seconde  
 répétant  
 la première  
 fait de la première *seconde*, la première,  
 fait d'elle *une* seconde  
 (on le sait bien, on le sait)  
 et du fracas,  
 le tonnerre qui suit l'éclair rend  
 l'éclair *et* le tonnerre  
*éclair et tonnerre*  
 L'un par l'autre commis,  
 l'un en l'autre engendré.

*Promène-toi, la nuit, en mouvant doucement cette cuisse, cette seconde cuisse et cette jambe de gauche.*

*Fatalités des choses mortes*

*Le fracas !  
 Qu'est-ce que le fracas ?  
 Et qui te dira ce qu'est le fracas ?  
 C'est le jour où les gens seront  
 comme des papillons éparpillés,  
 Et les montagnes comme de la laine cardée*

*Nécessités des choses vivantes*

Éparpillés.

(MAIS TOUT LE RESTE ON L'IGNORE)

Rien qui reste  
 que le ciel sé-  
 terre en deux  
 l'étendu ciel  
 et l'étendu de  
 lée eaux, oui  
 ce fracas est  
 j u s t e m e n t

Tâche du  
 second  
 jour.

Et cela fut  
 ainsi.

désormais  
 paré de la  
 étendues,  
 appelé ciel,  
 l'eau appe-  
 comme tout  
 bien fait et  
 nommé.

**24 JUIN 2013**

Le *quatrième* nom

du quatrième jour : l'inventer, tout le jour.

Peut-être le nom du corps lui-même : peut-être,

*j'écoute le #bruissement de mon corps :  
il n'est pas différent de celui qui se poursuit à travers la prairie.*

Ou le nom de la prairie que le corps prolonge : je ne sais pas.

*La douceur fleurie des étoiles et du ciel et du reste descend en face du talus  
comme un panier, contre notre face, et fait l'abîme fleurant et bleu là-dessous.*

Ou le nom de l'abîme : Oui, sûrement.

Le quatrième jour est celui de la séparation du jour et de la nuit,  
de l'inscription dans l'étendue du ciel des luminaires

qui soient signes pour marquer les époques,  
qui soient signes pour marquer les jours,  
qui soient signes pour marquer les années,

Deux luminaires,

premiers outils pour fabriquer les premiers outils :

Le *jour* : le plus grand luminaire pour guider les pas de l'homme pas  
assez ivre de la vie pour aller chercher l'ivresse,

La *nuit* : le plus petit luminaire pour guider les pas de l'homme trop  
ivre de la nuit pour rentrer allonger l'ivresse.

&

Mille étoiles

pour la soif des marins et le désir de celles qui les attendent.

Ce fut le quatrième jour, celui qui commence ce matin,  
celui dont chaque matin on cherche le nom d'abîme  
comme en plein jour les étoiles du jour qui nous aveugle,  
Et tu cries l'initiale de la sourate cinquante-trois :

*Par l'étoile à son déclin !*

Le *cinquième* souvenir,  
celui qui s'efface.  
au premier on reconnaît la trace,  
au deuxième l'empreinte,  
au troisième l'avènement,  
au quatrième l'éternité.

Puis c'est le cinquième – qui recouvre tout.  
C'est le poing fermé.  
Le jour comme le poing fermé.

{UN CHANT RÉVOLUTIONNAIRE  
INAUDIBLE

S'ÉLÈVE ICI}

*(il dure toute la page blanche noircie)*

Lecture de la sourate 53 :  
*Ceux qui ne croient pas en l'au-delà  
donnent aux Anges des noms de femmes,*

Le cinquième jour de la Création  
est celui de la naissance des poissons  
*(à ce mot, je pense à Venise)*

Le cinquième jour de la Création  
est celui de la vie féconde et invisible  
*(à cette idée, je pense aux racines de Nécata)*

Tout le jour, j'ai écouté le bruit de la pluie qui ne tombait pas, j'ai su alors que c'était à cause de ce bruit que je ne croyais pas en l'au-delà, et j'ai donné le nom de Nécata à la première fleur poussée devant moi, la ville n'en possède aucune – puis j'ai lu une Histoire de la Révolution Française, je n'ai rien trouvé des *étonnantes révolutions de l'amour*, ni rien qui ne parlait du vingt-cinq juin. J'ai fermé le poing et quand je l'ai ouvert, j'y ai trouvé des larmes, blanches et noires, et un mouchoir pour les effacer sur mon visage.

**Sourate 18. (Al-Kahf)**

17. Tu aurais vu le soleil, quand il se lève, s'écarter de leur caverne vers la droite, et quand il se couche, passer à leur gauche, tandis qu'eux-mêmes sont là dans une partie spacieuse de la caverne...

Le *sixième* s'appelait Sérapion,  
Et ses amis Maximien, Malthus, Marcien, Denys, et Constantin.  
C'est aujourd'hui qu'il faut penser à eux.

**SIEBENSCHLÄFERTAG**

L'histoire, on la connaît.

L'Empereur était parti en voyage, en guerre, en noces, ou d'ennui  
*(la fable varie sur ce point)*

et les sept amis en profitèrent pour s'enfuir,  
loin, loin, au Maroc pour la terre rouge, à Paris pour la pluie,  
en Mésopotamie pour la douceur du nom, en Bretagne pour la mer,  
à Éphèse pour la légende *(la fable varie sur ce point)*

C'est là qu'ils trouvèrent une grotte, et qu'ils dormirent.  
*(la fable s'accorde sur ce point seul)*

L'Empereur revint. Il est furieux, il les cherche, il les trouve.

Eux dorment (tout en rêvant).

L'Empereur, pour l'exemple, les emmure, vivants, rêvants. Il rit.  
*(aucune version de la fable ne parle de son rire)*

L'Empereur s'en va, règne, massacre, décide, enfante, et meurt.

Son fils règne, massacre, décide, enfante, et meurt.

Et des dizaines ainsi – on oublie les Sept Dormants d'Éphèse.

Trois cent ans, on les oublie.

Un jour, un matin, un soir (on oublie cela aussi), quelqu'un passe.

Il déplace les pierres :

les corps des Sept Dormants d'Éphèse sont là.

La lumière du dehors se pose sur leur visage, ils s'éveillent.

*[il faut penser aux rêves qu'ils firent]*

Ils demandent peut-être

quel jour il est, quelle heure il est, quel Dieu il est.

Les Sept Dormants d'Éphèse

(Sept pour les Chrétiens,

emmurés en attendant que l'Histoire soit à l'heure de leur foi)

(Trois accompagnés de leur Chien dans le Coran,

emmurés en attendant que l'Histoire soit à l'heure de leur foi)

ont dormi pendant qu'on vivait dehors l'Histoire de l'histoire.

Qui les a consolés ?

Et tu les aurais crus éveillés, alors qu'ils dorment.  
Et tu les aurais aperçus, certes tu leur aurais tourné le dos en fuyant; et tu aurais été assurément rempli d'effroi devant eux.

Et tu les aurais crus éveillés, alors qu'ils dorment.

**Sourate 18. (Al-Kahf)**

**28 JUIN 2013**



**29 JUIN 2013**

**30 JUIN 2013**

**1<sup>ER</sup> JUILLET 2013**

**2 JUILLET 2013**

**3 JUILLET 2013**

Le *treizième* coup de minuit, celui qui occupe tout le reste du temps jusqu'au minuit suivant, est le nôtre.

Toutes ces pages blanches comme des tombes qui attendraient un nom, mais on insiste, de l'autre côté des choses, à demeurer celui qui regarde les pages blanches comme des tombes qui attendraient un nom, on refuse de donner le sien.

*Le 4 juillet 1776 a eu  
je viens de le lire  
(peut-être même le  
août) – voilà pour*

Le 4 juillet est le 185<sup>e</sup> jour de l'année du calendrier grégorien, le 186<sup>e</sup> en cas d'année bissextile. Il reste 180 jours avant la fin de l'année. C'était généralement le 16<sup>e</sup> jour du mois de messidor dans le calendrier républicain français, officiellement dénommé *jour du tabac*.

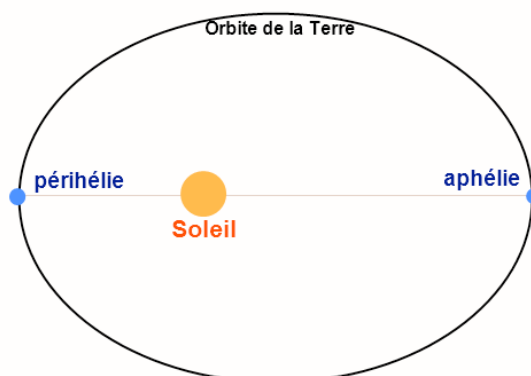
*lieu le 2 juillet 1776,  
quelque part  
21 juin, voire le 2  
l'Histoire.*

Alors on reste un peu devant la blancheur des pages qui précèdent, on se dit : rien n'a eu lieu finalement ; on ne sait pas qu'on a lu pourtant, lu d'un regard sans avoir besoin de déchiffrer, lu ce monument aux morts sans mort, lu ce monument aux vivants sans nom, avec une seule date, celle du jour : le seul qui est tombé, mort à nos pieds, et nulle par où l'enterrer qu'ici.

Les pages blanches qui précèdent chaque page noire, il a fallu les écrire aussi, pour nous, d'une main anonyme.

C'est dans le cri du loup et les frôlements des formes noires et la certitude *que la nuit va venir, qu'elle va recommencer, toujours*, et la brûlure du soleil, et les lacs renversés, et les côtes de sable saturées et les textures de sang noir que tout cela s'est passé, déposé en blanc sur la blancheur des jours passés à jamais.

*Le 4 juillet est surtout le jour du  
APHÉLIE, le Soleil au plus loin –  
taine, une possibilité écartée qui  
dans la courbe le point du ciel où l'on  
d'imaginer les lignes de fuite, de  
viendront déjouer la fatalité des*



*passage de la Terre à son  
comme une mélancolie loin-  
prend son élan pour rejoindre  
se tiendra, nous laisse le temps  
déviation, les systèmes qui  
corps célestes.*

*Le quatorzième* lendemain, personne ne dit ce que fit Dieu, s'il dormait encore, ou s'il se préparait à inventer l'adjectif possessif, ou s'il gérait les affaires courantes, ou si, par dérision, il regardait les arbres pousser et l'homme s'ennuyer et la femme avoir faim.

L'année 76, Rimbaud a 21 ans, il se rend au printemps à Vienne, mais se fait voler son argent, et revient à Charleville ; en mai, il repart en Belgique, puis gagne Rotterdam, où il s'engage, au port de Harderwijk, dans l'armée coloniale néerlandaise ; son navire fait escale à Naples avant d'atteindre en juillet Padang (Sumatra), où il déserte, le 15 août, avec sa solde en poche, pour regagner l'Irlande sous un nom d'emprunt, via Le Cap et Saint-Hélène ; début décembre, il débarque à Cork et rejoint Liverpool ; de là, gagne Le Havre en bateau, et retrouve Charleville, où il reste tout l'hiver, c'était l'année 76.

Le 5 juillet, il est donc quelque part sur la mer, une mer qui n'a pas de nom, dans l'Océan Indien ou au large de l'Éthiopie, au sud de l'Afrique, déjà près de l'Indonésie peut-être, cela on ne le sait pas, alors on rêve, on regarde la mer un peu et on se dit qu'elle ressemblait peut-être à cela, qu'il y avait plus de vent, et plus de rage, et autour mille langues inconnues, et vingt-et-un ans d'orgueil, vingt-et-un ans de vie devant soi – et plus un jour sans une ligne de silence.

Personne ne raconte le temps qu'il faisait, non, ce quatorzième lendemain, et les morts dans le rêve et les douleurs dans le corps et les regrets et les promesses qui s'emmêlaient et partout l'incertitude du temps qu'il ferait, demain, quand on levait les yeux au ciel.

Ce matin, j'ouvre les journaux pour la première fois depuis quelques jours, je ne comprends pas vraiment, sans doute ai-je manqué la marche décisive, l'organisation du monde parti sans moi, c'est ainsi, et qui s'éloigne ; je pense à celui qui, dans les couloirs du métro, a manqué le dernier métro et erre lentement sous la nuit blanche de la ville, dans le battement du jour et de la nuit, à celui qui pleure l'absence de Minotaure, l'absence de Thésée, l'absence de sa propre absence, et cherche où s'allonger mais les bancs ont été condamnés à n'être que des sièges individuels, alors il marche, mais je ne sais pas son nom.

Le 5 juillet tombait l'an dernier un jeudi, je prenais un train à Castelnau à 07h16 pour Narbonne où j'arrivais à 08h06, puis je courais prendre la correspondance à 08h14, et j'arrivais à Paris à 12h48, sans doute une longue douche, et l'ordinateur ouvert dans la chambre rouge, écrire les dix pages qui m'épuiseraient comme tous les jours des soixante jours qui suivraient, dans l'épuisement d'après la fatigue, et l'insomnie permanente, et la recherche des endroits du monde où naître.

Le *quinzième* souffle, de celui qui va mourir, de celui qui le sait, de celui qui sent venir à lui le dernier souffle et qui l'appelle, et le repousse aussi, de celui qui dit : je ne sais pas où je suis, laissez moi.

J'ai longtemps eu de Maupassant  
l'image d'un homme qui meurt.

*Amour*

Karl tira ; ce fut comme si l'on coupait la corde qui tenait suspendu l'oiseau. Je vis une chose noire qui tombait ; j'entendis dans les roseaux le bruit d'une chute. Et Pierrot me le rapporta.

Je les mis, froids déjà, dans le même carnier... et je repartis, ce jour-là, pour Paris.

*Horla*

Non... non... sans aucun doute, sans aucun doute... il n'est pas mort... Alors... alors... il va donc falloir que je me tue, moi !...

*Clochette*

Le médecin s'était tu. Maman pleurait. Papa prononça quelques mots que je ne saisis pas bien ; puis ils s'en allèrent.

Et je restai à genoux sur ma bergère, sanglotant, pendant que j'entendais un bruit étrange de pas lourds et de heurts dans l'escalier.

On emportait le corps de Clochette.

Je ne sais pas pourquoi, c'est à cause de son visage peut-être, ou à cause de ses derniers textes, à cause, oui, de la précision terrible de ses derniers textes et de l'affolement général qui s'empare d'eux, de la précipitation terrible.

J'ai longtemps eu de Maupassant  
l'image d'un homme en train de mourir,  
et qui le savait.

C'est aujourd'hui, à quarante-trois ans, qu'il est mort, ce 6 juillet,

On ne pleure pas, je le sais bien, la mort d'un mort.  
On le lit, simplement, on en lit à la volée les *dernières phrases* de ces dernières œuvres comme pour conjurer la vie qui s'est retirée de lui pour venir jusqu'à nous, et nous laisse, non pas dans le deuil, mais dans le contraire du deuil, le reste de la mort après elle quand tout lui survit et qu'il ne reste rien que des derniers mots.

J'aurai toujours de Maupassant  
l'image d'un homme qui aura toujours été mort,  
et qui écrivait depuis cette mort, infiniment.

*Les Rois*

Le curé regardait toujours le mort.  
S'étant enfin retourné vers moi :  
— Ah ! quelle vilaine chose, dit-il.



**7 JUILLET 2013**

**8 JUILLET 2013**

Le *dix-huitième* pays qu'on découvre, est-ce qu'on le reconnaît ?

Je ne sais pas.

La ville ici est toujours ce qui sépare la terre de la mer.

La seule chose qui m'attache au Guatemala,

à San Salvador, à l'Indonésie

est un peu de ciel,

qui ne tient ni de la mer ni de la terre ni de la ville.

juillet 1884.

(c'est hier)

Je lis dans un bulletin de la *Société normande de Géographie* – qui lit cela ? qui a jamais lu cela ? – des paragraphes qui déplorent la disparition de certains voyageurs en excursion sur la corne d'Afrique. Puis, à la ligne.

*Plus heureux, M.Rimbaud, voyageur au service de la maison Mazeran, Bardey et C<sup>e</sup>, qui a pu, dit-on, revenir sain et sauf d'une excursion faite chez les Ogaden en plein pays somali.*

*Dit-on* – je rêve longtemps autour de ce *dit-on* ;

et de l'orthographe de Somalie.

Deux mois plus tôt

(avant-hier),

Verlaine publie ses *Poètes maudits*, le nom de Rimbaud.

On va publier certains poèmes en recueil –

En juillet (toujours juillet) 1886, cinq ans avant sa mort,

*La Vogue* publie une version des *Illuminations* signées par

*FEU ARTHUR RIMBAUD.*

– Vivant à titre posthume – il n'en savait rien.

Je me perds dans les dates, les pays, les lieux, longtemps.

Je me souviens que le mois de juillet est celui des lectures folles, d'enfance (*Robinson*, lu dans la chaleur, à treize ans), des départs, et tout le jour, si loin, je reste sous le ciel qui demeure ; et moi, loin, ici – dans le mois neuf.

Je me souviens que le neuf juillet est le premier jour du monde.

Un beau jour pour naître, chaque année ; pour partir.

Le dix-neuvième pas (celui qu'on ne compte jamais, alors que)

le bruit des fleuves le soir très loin ; les horloges tard ; les rues sales quand il faut y passer ; les oiseaux de proie près de minuit ; les pluies sèches dans la chaleur et boire ; les hommes seuls dans les cafés qu'on chasse ; la musique que cela fait la ville dans les moments perdus ; les heures indues ; les parkings vides ; sous les ponts l'organisation du réel ; les larmes ; le mot *interlope* ; les lits défaits aux combats laissés en l'état ; les morsures au coin du jour ; la perte et sur les mains quelques lignes de vie invisibles ; la ville et ses lumières ; les fous qui parlent à ceux qui ne sont pas là ; le manque partout ; le nom des rues comme des cimetières ; les cimetières comme des couloirs où passer entre ; le mot *équilibre* ; les regards parfois et comme on décide de s'y lier jusqu'à la vie ; les lettres qu'on trace sur des lettres qu'on aurait voulu plus larges en-  
core ; les corps muti-  
passe seul auprès  
que tout change ; les  
bouge ; le mot *fasci-*  
raculeux quand on  
les secrets qu'on  
les silences des autres  
tous les mystères ; les  
soi et comme on les  
n'écrit que cela ; les  
la forme des mers au  
bruit des arbres tom-  
bres morts ; le mot  
des limites ; les égli-  
pousse la porte le soir de Saint-Eustache ; l'eau du ciel ; les salles au premier étage  
où simplement ne rien faire ; la peau ; la musique forte pour s'endormir ; les ré-  
veils qui sonneront derrière la cloison à sept heures et demi ; les différences entre  
le bleu et le noir ; les laideurs de la ville comme on apprend à les aimer, à les fuir ;  
la terre sous les doigts qu'on voudrait respirer ; la chair des abricots, lentement ;  
les cheveux tombés ; l'instant décisif ; les terreurs nocturnes ; le mot *terreur* ; les  
rendez-vous à soi-même pris ; les cartes du monde à remplir

Et moi qui justement  
avais décidé de rentrer  
en France cet été pour  
me marier ! Adieu ma-  
riage, adieu famille,  
adieu avenir ! Ma vie est  
passée, je ne suis qu'un  
tronçon immobile

Lettre de Rimb. à sa sœur Isa-  
belle – 10 juillet 1891 –  
de Marseille,  
hôpital de la Conception

lés ; les nuits qu'on  
d'elle ; les chances  
chances que rien ne  
*nant* ; les hasards mi-  
ouvre certains livres ;  
ignore soi-même sur  
; les guerres aussi ;  
désirs de n'être pas  
écrit, comme on  
virements lointains ;  
milieu de la mer ; le  
bés au milieu des ar-  
*périphérie* ; la pensée  
ses vides quand on

Le *vingtième* dieu sacrifié par le dernier Empereur, pour rien.

Non, pas le dernier, *l'un des derniers* Empereurs, soyons justes. Après lui, quatre seulement, mais *Empereurs d'ombre* et plus encore que lui qui en était couvert, d'ombre et de secrets, et de colère, parce qu'on le disait en colère chaque jour, d'une colère noire comme l'ombre et secrète comme l'ombre d'où il surgit avec les dieux anciens et dans laquelle il tomba, avec les dieux anciens, et lui devint peut-être immédiatement aussi ancien que ces dieux, et enveloppé pour toujours par davantage d'ombres encore.

PROCOPIVS ANTHEMIVS AVGVSTVS

C'est son nom, il a cinquante-deux ans (environ) le 11 juillet 472.

(J'imagine la chaleur dans Rome, ne pouvant pas la respirer *ici*, aujourd'hui).

Depuis la veille, il est caché, on le cherche partout. Il cherche comment s'enfuir. Pas n'importe qui le cherche. Ricimer. Flavius Ricimer, *magister militum*, Patrice des Romains (son titre) – lui qui depuis vingt ans est maître d'ombres, et dispose de l'ombre autour de lui pour exercer le faux pouvoir. Lui qui a choisi autrefois Anthémios pour l'Empire, lui qui déteste Anthémios désormais, tout le monde le sait, lui qui traite publiquement l'Empereur de *sale Grec* (injure suprême), il est vrai que Anthémios ne dit plus depuis longtemps *Ricimer* mais *Gète vêtu de fourrure* (injure sublime). Ricimer depuis des mois le traque, et depuis des heures, ce 11 juillet, le cherche, le cherche pour venger l'insulte peut-être, ou la colère, ou parce que le pouvoir ne tient plus de rien et qu'il faut l'affermir et se débarrasser de l'Empereur d'ombre et de paille maintenant que les Barbares sont partout, et pas seulement de part et d'autre des Pyrénées mais bientôt aux portes de l'Italie, aux portes de Rome, aux portes des Temples. Ricimer a engagé il y a plusieurs mois des mercenaires barbares ; il a  *marché sur Rome* où Anthémios s'est réfugié. Deux mois, l'Empereur a tenu le siège, depuis la Basilique Saint-Pierre où il se cache. Deux mois il complotait pour assassiner celui qui l'a mis sur le trône, deux mois il échoue. Ricimer, faiseur d'Empereur depuis vingt ans, a déjà choisi l'ombre suivante, ce sera un quelconque, n'importe lequel Olybrius ferait l'affaire : ce sera donc Olybrius.

Anthémios tente les manœuvres les plus désespérés qui précipitent sa chute (la lettre fameuse qu'il adresse au premier cercle pour soudoyer un mercenaire et assassiner Ricimer ou Olybrius : interceptée, montrée en preuve contre l'Empereur ; ou l'aide réclamé auprès du commandant des armées de Gaule : mais Gondebaud est neveu de Ricimer, et Gondebaud a choisi l'ombre, lui qui en est une aussi). Ricimer s'empare du port sur le Tibre et le Palatin s'affame vite. Deux mois, Anthémios pense aux dieux, peut-être, lui qui en est le dernier vestige sur terre, le dernier dont la foi ancienne résiste, que les chrétiens en cachette (mais de moins en moins) insultent. Deux mois, Anthémios pense à l'Apothéose peut-être, il invoque Pan, il invoque les Dioscures.

Ricimer est dans Rome ce 11 juillet, et il cherche Anthémios. Il fouille les palais, les couloirs, les cabinets secrets, il fouille aussi les marchés et les temples, et les églises que Anthémios méprise. C'est là qu'il le trouve, dans une église (les uns disent de Saint Jean Chrysogone, les autres de Sainte-Marie-du Trastevere – tout cela n'appartient qu'à l'ombre). Là qu'il le trouve évidemment caché, déguisé, en colère aussi, oui, et en *mendiant*. Le regard de Ricimer sur Anthémios déguisé en mendiant, et les sentences immédiates, qui pour s'en souvenir ? L'exécution qui suit, rapide sans doute, et de la mort de l'un des derniers Empereurs d'Occident en habit de mendiant, la tête roulée sur le sol et le sang, la mort – qui pour s'en souvenir ? – de l'un des derniers Empereurs d'Occident, païen, colérique et mortel, non personne pour s'en souvenir.

De ce jour-là, personne pour dire le temps qu'il faisait, ou pour raconter le sang sur le sol, brûlée au soleil des histoires oubliées, le 11 juillet 472.

Le *vingt-et-unième* rêve  
– le premier qu'on oublie –

Régler le réveil sur le jour ne sert à rien.

*L'Aube*

*Par l'Aube!*  
*et par les dix nuits!*  
*Par le pair et l'impair!*  
*Et par la nuit quand elle s'écoule!*  
*N'est-ce pas là un serment, pour un*  
*doué d'intelligence?*

Ce qu'il faut,  
rêve revenir,  
lentement,  
images (n'es-  
retenir les  
sayez jamais),  
pour conjurer  
d'accepter que  
elle vienne  
ger, et qu'elle  
voix qui serait  
avec le visage  
l'envers sur la

Et quand on ouvre les yeux,  
n'est debout dans la ville,  
vivant, ni de vraiment là, il  
voit même pas le soleil, seu-  
sante, pour se rendormir, il  
res anciennes, on les récite-  
se calmera pas, plus jamais,  
remplissent toute la cham-  
le sentiment vague de la so-  
sole : ce qui terrifie, le  
là, ce qui l'emporte sur la

À rien.

Non, ce qu'il  
faut, c'est lais-  
ser les rideaux  
grands  
ouverts.

*Le Soleil*

*Par le soleil et par sa clarté!*  
*Et par la lune quand elle le suit!*  
*Et par le jour quand il l'éclaire!*  
*Et par la nuit quand elle l'enveloppe!*  
*Et par le ciel et Celui qui l'a construit!*  
*Et par la terre et Celui qui l'a étendue!*  
*Et par l'âme*  
*et Celui qui l'a harmonieusement façonnée,*  
*Et lui a alors inspiré son immoralité*

il fait jour

*La Lune*

*L'Heure approche et la lune*  
*s'est fendue.*  
*Et s'ils voient un prodige,*  
*ils s'en détournent*  
*et disent:*  
*« Une magie persistante »*

oui, le monde est toujours déjà là.

*La Nuit*

*Par la nuit*  
*Quand elle enveloppe tous!*  
*Par le jour quand il éclaire!*  
*Et par ce qu'Il a créé,*  
*mâle et femelle!*

c'est laisser le  
lentement,  
lentement, les  
sayez pas de  
mots, n'es-  
ce qu'il faut,  
la folie, c'est  
dans le noir  
nous dévisa-  
dise dans une  
la nôtre, mais  
retourné à  
pensée,

c'est vrai, mais personne  
personne de vraiment  
est cinq heures, on ne  
lement une lumière ra-  
faut se souvenir des priè-  
rait pour se calmer, on ne  
et les prières au contraire  
bre, cela accable, donne  
litude que rien ne con-  
monde est toujours déjà  
terreur :



**14 JUILLET 2013**



**15 JUILLET 2013**

La *vingt-cinquième* terreur nocturne du mois

(comme l'enfance est lente).

Des rêves, on dit qu'ils fabriquent pour nous l'oubli du jour – ne pas y croire.

*Bruissements,*

le mot qu'on aurait dû donner à ce mouvement invisible du jour  
qui fait retour sur nous, la nuit quand on est immobile,  
qu'on croit dormir, rêver peut-être.

Des arbres frottent l'air lentement, et les racines sont secouées.

Depuis trois jours,

pas un matin sans que je ne croise une jeune fille pleurer dans la rue.

(Hier, l'une disait entre deux sanglots :

*... je veux que ça s'arrête je veux que ça s'arrête je veux que ça s'arrête je...*

et à l'instant, ce matin, une autre tient à peine debout,

(à chaque pas l'impression qu'elle va s'écrouler),

maintenant, j'attends qu'une autre vienne,

et c'est un miracle quand j'en croise une qui ne pleure pas, pas encore.)

Lecture ces derniers  
mencés et inachevés, je  
que comme cela, des  
chercher des phrases,  
des virages, le livre est  
terme ni de frontière  
chelet, Bénézet, Jabès,  
ran – tous livres non  
qui ont pour moi goût  
tion, oui.

*Une matinée couverte,  
en #juillet . Un goût de  
cendres vole dans l'air ; —  
une odeur de bois suant  
dans l'âtre, — les fleurs  
rouies, — le saccage des  
promenades, — la bruine  
des canaux par les champs  
— pourquoi pas déjà les  
joujoux et l'encens ?*

jours de cent livres com-  
crois que je ne lirai plus  
livres ouverts et je vais  
et des points de départ, et  
un corps ouvert qui n'a de  
avec le jour, Rimbaud, Mi-  
Duras, et Proust, et le Co-  
pas saints ou sacrés mais  
et puissance de la profana-

Je pense tout le temps depuis samedi au spectacle de Dieudonné Niangouna, tenu à bout portant au bord de la falaise (tout au bord, et même parfois, par dessus), j'y pense comme on pense non pas comme eux pensent au théâtre, mais comme un homme pense à une vie qu'on lui aurait confiée, et comment faire maintenant, pour la porter avec soi ? (on la porte avec soi).

J'ai regardé les images du train,

j'ai cru voir d'abord une espèce d'allégorie terrible, et puis non, c'était un train détruit avec des hommes dedans, et le jour avait produit cela aussi, il ne fallait rien en attendre, ne rien chercher à comprendre. Le lendemain, il aura fallu prendre le train, personne n'y penserait plus, ou ferait semblant (là était l'allégorie peut-être).

Immédiatement après la terreur nocturne, trouver refuge là où est le seul refuge.

Le *vingt-sixième* mystère,  
(ou faut-il dire merveille  
(ou faut-il dire suspense  
quand le *mystère* n'est rien que du temps  
passé à essayer de le comprendre, ou de l'attendre,  
et que rien n'arrive que le temps venu d'avoir été *ainsi* suscité)  
quand la *merveille* est le réel doublé de son désir.)  
Je ne veux pas le savoir,  
je lis le Coran.

Et je pense,  
pis hors de prix ;  
des enfants ; aux  
taux ; aux boiteux  
rent dans la rue  
étaient seules (el-

*Les Secousses*  
*Sourate 99 (Az-Zalzalah)*

Quand la terre tremblera  
d'un violent tremblement,  
Et que la terre fera sortir ses  
fardeaux,  
Et que l'homme dira :  
« Qu'a-t-elle ? »

lentement, aux ta-  
à l'accent russe  
couloirs d'hôpi-  
; à celles qui pleu-  
comme si elles  
les sont seules) ; à

*Le grand ciel est ouvert ! les #mystères sont morts*  
*Devant l'Homme, debout, qui croise ses bras forts*  
*Dans l'immense splendeur de la riche nature !*  
*Il chante... et le bois chante, et le fleuve murmure*  
*Un chant plein de bonheur qui monte vers le jour !...*  
*— C'est la Rédemption ! c'est l'amour ! c'est l'amour !...*

*Par la lune d'été vaguement éclairée,*  
*Debout, nue, et rêvant dans sa pâleur dorée*  
*Que tache le flot lourd de ses longs cheveux bleus,*  
*Dans la clairière sombre où la mousse s'étoile,*  
*La Dryade regarde au ciel #mystérieux...*

Baez quand per-  
ra plus ; aux en-  
mémoire ; au vent  
et refoule la fu-  
aux cloîtres où  
seul théâtre pos-  
la nuit ; à Rimb.  
à la fenêtre du 8  
Street, quartier  
à Londres, et son insulte ; à ce qui ne suffira plus ; à ce dont on est cer-  
tain désormais ; à la force souvent et au mystère qui parle en elle,  
doucement.

Ce jour-là, elle contera son  
histoire,  
Selon ce que ton Seigneur lui  
aura révélé [ordonné].  
Ce jour-là, les gens sortiront  
séparément pour que leur  
soient montrées leurs œuvres.  
Quiconque fait un bien fût-ce  
du poids d'un atome, le verra,  
Et quiconque fait un mal fût-  
ce du poids d'un atome, le verra.

la voix de Joan  
sonne ne l'écoute-  
trelacements de la  
qui vient d'en haut  
mée dans l'usine ;  
l'on fait jouer le  
sible du jour et de  
ce matin de juillet  
Royal College  
de Camden Town

*Des oiseaux de #mystères s'abat-  
tent sur un ponton de maçonnerie  
mû par l'archipel couvert des em-  
barcations des spectateurs.*

## La vingt-septième convulsion.

J'écris de la partie effondrée du jour, de la partie effondrée de mon corps aussi, le matin et de ce qu'il en reste, l'aube si loin déjà, et si loin de midi, où aller mais où aller, de ce jour et de mon corps et de cette heure précise où je suis dans l'existence du matin levé autour de moi, j'écris dans l'effondrement du jour quand on n'est que le lendemain, ou la veille, et jamais autre part ; j'écris de la partie effondrée d'une histoire, ses erreurs qui deviennent la pierre blanche du jour, et quand je me tiens, dix-huit juillet maintenant, ici, je suis la longue lignée de tous les dix-huit juillet qui ont fabriqué toute la généalogie du temps, et j'écris pour m'en défaire, je le sais bien, mais comment, et l'Histoire de chaque jour produit les événements liés les uns aux autres par une fatalité secrète, essentielle mais laquelle ; j'écris depuis les jours dont je suis issu, des jours qui ressemblaient à aujourd'hui puisqu'ils en portaient le nom – c'était un autre, il y a bien longtemps, ce nom, mais le nom des jours sont différents des noms des hommes, on peut les attribuer à rebours de l'Histoire, ce seront les mêmes – j'écris de ces jours qui ont fait l'histoire de ce jour qui a fait l'Histoire, il suffit d'une majuscule ; j'écris de la Bataille de l'Allia, du Grand Incendie de Rome, de l'élection de Léopold I<sup>er</sup>, du Traité d'Örebro, de la Première Constitution de l'Uruguay, de la Publication du premier tome de *Mein Kampf*, de l'arrivée de l'*Exodus* dans les eaux territoriales de la Palestine, du Coup d'État Militaire de Ricardo Pérez Godoy : et le lien qui unit ces jours m'échappe, j'écris depuis l'effondrement de ce lien qui les unit ; et de plus loin, j'écris de la Fondation de la Ville, effondrée aussi, des quatre lettres qui forment son nom, et j'écris de ce jour-là, aujourd'hui, ce matin, qui est l'aboutissement de l'Histoire, son terminus, son chef d'œuvre, son couronnement ; j'écris du dix-huit juillet deux mille treize où il ne se passera rien et qu'on oubliera si vite, qu'on oublie déjà, les Unes des Journaux ne savent même pas le dire, j'écris de la partie effondrée d'un pays qui passe devant moi, j'écris le jour de la mort du Caravage et de Godefroy de Bouillon roi de Jérusalem et de Thomas Cook homme d'affaires et de Jane Austen écrivain peut-être et de Machine Gun Kelly alias George R. Kelly alias Mitraillette Kelly et de Nico et de Roman Jakobson ; j'écris de l'effondrement de l'histoire qui fait mourir *le même jour* le Caravage et Machine Gun Kelly et Nico ; j'écris de l'effondrement de la beauté chaque soir qui m'assigne la tâche de la chercher, n'importe où en dehors de ce monde, j'écris ce jour lentement dans le corps pas besoin de mots, j'écris dans la convulsion de ce jour et de l'Histoire convulsive elle aussi, et la beauté, convulsive aussi ; j'écris de la partie effondrée du jour et tâche de chaque jour d'en exaucer la ruine, d'en traverser la mémoire, d'en doubler le corps et traquer ces espaces vides où l'Histoire manque, et parler dans sa bouche,

et chercher chercher chercher la convulsion.

La *vingt-huitième* manière de prendre la route.

Juillet, je ne sais pas le temps qu'il faisait. Je ne sais pas qui a décidé, de l'un ou de l'autre, qu'il fallait partir aujourd'hui (c'est le *sept* qu'ils sont partis, ce n'est donc pas aujourd'hui, et je ne sais pas où ils sont, le *dix-neuf*, peut-être sont-ils déjà arrivés en Belgique, ou encore à Arras, mais je pense qu'ils sont déjà arrivés en Belgique, et qu'Arras n'est qu'un souvenir, celui où après avoir beaucoup bu et insulté les passants, on les a conduits au poste pour la nuit, puis repartis vite, et qu'ils en rient encore, du souvenir d'Arras (et que l'un des deux pleure en secret aussi) ; je ne sais pas, le *dix-neuf*, si c'est Namur ou Bruxelles, je sais seulement que c'est juillet.

Eux ne savent pas que c'est aujourd'hui (aujourd'hui où plus qu'un autre jour je pense à eux (j'ai mes raisons), ce premier jour de l'Hégire (naguère), ce jour de nouvel an égyptien (jadis), ce jour de rien, premier jour de Thermidor). Ils savent seulement que c'est juillet, qu'ils sont loin.

À suivre pas à pas (littéralement) les vies qu'ils mènent, toutes ces années et plus précisément encore à partir du printemps 1872 (les mois des *vers nouveaux*, des *romances sans paroles*, des *études néan-*

a ce grand espace juillet 1872.  
Sur la table du tins, sur l'écran de versets des sourates, Révolution française du château voie que suit le feu, Salon, Paris, c'est fant dont j'oublie le une boule à l'extré-frappe une boule immobile mais qui ment l'autre boule à l'autre extrémité. La force qui anime l'ensemble est secrète.

Est-elle almée ?... aux premières heures bleues  
Se détruira-t-elle comme les fleurs feues...  
Devant la splendide étendue où l'on sente  
Souffler la ville énormément florissante !

C'est trop beau ! c'est trop beau !  
mais c'est nécessaire  
— Pour la Pêcheuse et la chanson du Corsaire,  
Et aussi puisque les derniers masques crurent  
Encore aux fêtes de nuit sur la mer pure !

Juillet 1872

intouchable de  
café tous les ma-  
l'ordinateur, les  
mes notes sur la  
çaise, le plan ima-  
de Cadillac et la  
et entre Avignon,  
comme ce jeu d'en-  
nom où on lance  
mité du boulier qui  
centrale demeurée  
met en mouve-

S'y atteler chaque jour, et que chaque jour soit celui-là, le jour où je m'y attèle pour le secret des forces qui mettent en mouvement le réel autour de moi. Je pensais les projets séparés, je les sais maintenant dépendants les uns des autres, avec au centre, comme le geste du poignet qui met en mouvement le boulier, ce journal des jours, dépôt – je comprends peu à peu que le bruissement du monde n'est pas différent de ce qui fait levier en moi pour écrire : que la dispersion est pour moi seule capable de faire agir, en moi, le réel.

Sur ces routes, d'écriture peut-être (comment le savoir), ce qui fraie en moi, je l'ignore.

*E Ultréa !*

Aujourd'hui, je rêve au mois de juillet 1872, celui du Bonheur unimaginable, le seul moment peut-être où fut atteint dans *une âme et un corps* (qui était l'âme, qui était le corps ?) la libération du réel dans le réel, la joie quand on la perçoit du dedans du monde et qu'elle excède la force de son âme, de son corps – les poèmes de juillet 1872 (jusqu'au point sublime de « *Est-elle almée...* » (d'autant plus sublime qu'il semblerait que ce poème, le plus parfait, n'est que la fin d'un texte qu'on a perdu pour toujours), oui, sublime) – où tout est *trop beau*, mais *nécessaire* (oh ! ce *mais*) ; on pressent cependant la vie affaissée bientôt derrière le masque de réalité – et si la nuit est là, pure d'être nuit où jouir d'âme et de corps, l'aube, comme une douleur, n'est pas loin.

« Ma pauvre Mathilde, n'aie pas de chagrin, ne pleure pas ; je fais un mauvais rêve, je reviendrai un jour. » Paul Verlaine.

Sur quelle route je suis, moi, qui suis là immobile penché au-dessus de la route que je vois aller à travers les arbres amoureux penchés sur la route ?

C'est l'étonnement pour moi toujours neuf du verbe suivre, qui dit le mouvement et qui dit l'immobilité, et si je dis je suis, je ne sais pas ce que je suis et qui je suis, si Eurydice je suis les pas d'Orphie devant moi remontant, ou si d'Orphie je suis la voix qui dit : suis-moi, je suis la route.

Le *vingt-neuvième* deuil.

Ce qui reste après nous.

BRUISSEMENTS,

Comme la voix des morts avant de se coucher, pour aider au sommeil,  
Comme le visage des morts dans le rêve,  
Comme la main posée sur nous des morts au réveil brutal (ce n'était rien)

À partir de combien de morts sait-on qu'on appartient aux vivants ?

Aujourd'hui, Bruce Lee est mort (qui ?)  
Et Alexandre le Grand est né (pour mourir chaque jour maintenant que lui aussi  
est mort)

Pétrarque est né, le jour où Paul Valéry est mort (évidemment)  
Et c'est le jour aujourd'hui, surtout, où est mort, celui qui résume toutes ces vies  
et toutes ces morts

*Antoine Bruny d'Entrecasteaux*

(cherchez qui il était, vous saurez que sa vie est l'allégorie de la vie)  
(et sa mort, une manière de conjurer la mort de nous tous avant notre mort)  
(je ne connaissais pas son nom avant ce matin)

Puis, je pense à E. E., le videur du Nickel Bar, gros bras, qui pleure lentement au milieu du film la mort de ses héros qui ne sont pas les nôtres, mais si ces larmes le sont, nôtres, et sa mélancolie c o m m e après la mort c'est parce que la solitude, impossible du du deuil nous faut faire aussi le jour deuil de ceux qui ont rendu le jour possible pour nous, et qui ne sont plus là pour cette raison même, oui, – morts d'avoir été vivants, morts d'avoir été morts.

« Ils sont tous morts,  
Bruce Lee est mort ;  
Bob Marley est mort.  
Qu'est-ce qu'on fout là ? »

Bruissements dans l'oreille : penchez-vous davantage dans ce silence-là.  
(la voix des morts qui nous nomme vivants)

**21 JUILLET 2013**

**22 JUILLET 2013**



## Le trente-deuxième degré.

La chaleur n'est rien, c'est la soif – s'il n'y avait que la chaleur, il n'y aurait que de la paresse, davantage de lenteur & un peu d'accablement, & beaucoup de ciel. Mais la soif change de tout. (*Meurent ensemble aujourd'hui Domenico Scarlatti, Marceline Desbordes-Valmore & Amy Winehouse : il faut accepter que ce soit ce jour-là, son aberration.*) La soif transforme le corps en manque. Tu vas d'une rue à l'autre & d'une ville à l'autre & d'une heure à l'autre pour simplement boire l'épuisement que tu mets à aller d'une rue à l'autre & d'une ville à l'autre & ainsi jusqu'au matin, ainsi jusqu'au soir & ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau dans la terre. (*En 1632 aujourd'hui, un bateau avec trois cent hommes & femmes & enfants quitte Dieppe que je n'ai jamais vu pour aller en Nouvelle-France : j'ai cherché le nom des bateaux ce matin longtemps.*) De la soif dans le corps, il y a parfois la tentation d'en repousser la fin, d'attendre avant de boire, & de choisir quoi boire, de la laisser monter – ce n'est pas monter le mot, c'est plutôt : descendre, & vider le corps davantage –, puis comme on se lance dans le vide en sachant bien que le sol va revenir, creuser dans le corps ce puits d'eau qui en soi fait taire le désir en l'accomplissant. (*Jour de joie sur terre pour mille ans, c'est*

*celui où vit le  
Safari Mekonen,  
salue son nom &  
l'adorent & l'Es-  
en 1892, l'air  
mons de celui  
Empereur & Li-  
soif n'est pas le  
se trompe, & si  
sur elle on ne*

*jour le Prince  
que l'Éternel  
les hommes  
pérance vienne,  
dans les pou-  
qu'on appellera  
bérateur).* La  
manque, on  
on se trompe  
c o m p r e n d

rien, la soif est ce qui règle le pas & le but & le sens d'une route qui va, passant par le Sauvage & Saugues à travers les lieux où longer la rivière est signe qu'on s'est perdu, & se perdre signe qu'on est en route, la soif partout comme ce qui organise le compte du temps, les heures calculées en eau, & ce qui guérit le corps avant qu'il ne tombe, la soif est ce qui met en route le corps vers sa propre destination quand son but est de dépouillement. (*Le Roi se décide de rappeler Necker aujourd'hui, qui rentre donc de Suisse & reprend le ministère des Finances, tandis que ses proches, Montmorin, Saint-Priest surtout, retrouvent les Affaires étrangères & la Maison du Roi, c'est déjà trop tard, le peuple qui devait être apaisé, obtient une victoire qui rend raison aux journées du Quatorze & du Quinze, il voudra désormais plus, bien plus, le Quatre août va devancer ses désirs, & la Nuit qui aura commencé ne finira pas.*) La soif : ces vers impossibles de Rimbaud entre tous : entre tous – sa joie, sa douleur pure, sa vitalité terrible, son miroir qui dit comme la vie manque mais je ne sais pas ce qui entre le manque & la vie ne s'ajuste pas à moi, mais chansonnier ne t'arrête pas je t'en supplie, je prends la route demain & si je bois maintenant, oh je sais la soif qui me prendra, ne t'arrête pas je t'en supplie.

*Non, plus ces boissons pures,  
Ces fleurs d'eau pour verres ;  
Légendes ni figures  
Ne me désaltèrent ;*

*Chansonnier, ta filleule  
C'est ma soif si folle  
Hydre intime sans gueules  
Qui mine & désole.*

*La trente-troisième heure.*

Celle qui ne compte pas.

Hier,

lu la sourate soixante-neuf (sa vérité ironique),

*L'inévitable.  
Qu'est-ce que l'inévitable?  
Et qui te dira ce que c'est que l'inévitable?  
Les Tamud et les Aad avaient traité de mensonge le cataclysme.  
Quant aux Tamud, ils furent détruits par le [bruit] excessivement fort.  
Et quant aux Aad, ils furent détruits par un vent mugissant et furieux  
qu' Il déchaîna contre eux pendant sept nuits et huit jours consécutifs; tu voyais alors les gens ren-  
versés par terre comme des souches de palmiers évidées.  
En vois-tu le moindre vestige ?*

recopié ces vers de Tcharents (sa traduction approximative),

*De mon doux pays j'aime le nom ensoleillé,  
J'aime nos fleurs couleurs de cendre et l'infini parfum des roses,  
Et les danses si gracieuses de nos filles Nairiennes,  
J'aime les murs songeurs, tristes et noirs, de nos chaumières dans la nuit,  
Et les pierres vêtues de temps de nos cités ensevelis.*

vu la mer, loin, si loin, et les bateaux immobiles,

croisé des dizaines qui me tendaient le poing noir et creux,

attendu salle Arthur Rimbaud un train,

lu le journal, dans ce train (et rien du paysage),

répondu à trois courriers urgents, en ai laissé deux sans réponse,

n'ai rien compris à certains devoirs du monde (encore).

Et dans la petite route face à la gare minuscule, les pierres sous le pas, entendu la voix du chemin, comme il se perdait quelque part, comme il pouvait venir de partout alors comment savoir, mais savoir seulement qu'il menait quelque part puisque le chemin allait, quelque part où il fallait aller, et on est sûr cependant qu'on s'arrêtera avant qu'il ne cesse,

puis travaillé à l'ombre et à *mains nues*.

Le *trente-quatrième* corps jeté dans la fosse commune de Picpus,  
c'est lui.

Quarante-neuf ans sur le visage, mais les morts n'ont pas d'âge. Au septième jour de Thermidor (le vingt-cinq juillet de l'An II), on vient le chercher dans sa cellule de Saint-Lazare avec des cris, et on pousse d'autres que lui dans la même charrette. Son acte d'accusation : sublime en sa cadence majeure – puisqu'il est signé de Fouquier-Tinville.

*Aristocrate puant,  
salarié de la liste civile,  
écrivain stipendié du tyran,  
mercenaire du parti autrichien,  
Président du club de la Sainte Chapelle,  
Conspirateur à la maison d'arrêt de Saint-Lazare.*

*Pour lui,  
« ennemi du peuple » :  
la mort.*

Il n'avait pas conspiré. Seulement il avait appelé de ses vœux la Chute du Comité de Salut Public de l'An II, et accusé les partisans de l'Incorruptible de Corrompus (tout un poème révolutionnaire). On ne les connaît pas, ces poètes que personne ne lit, on ne sait rien d'eux. Avec un autre poète emmené comme lui, ils échangent des vers de Racine sur la route de l'échafaud ; à sa famille, il avait transmis un quatrain écrit quelques jours avant pour un tableau qu'on fit de lui (« *Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux, / Si quelqu'un de tristesse obscurcit mon visage. / Quand un savant crayon dessinait cette image / J'attendais l'échafaud et je pensais à vous.* ») C'est presque tout ce qu'on saura, d'une vie aimantée par sa fin (je lirai quelques vers aujourd'hui, c'est tout). Place de la Nation, là qu'ils arrivent. L'autre poète pleure, il hurle un peu, pense à sa Tarentine, parle à lui-même et au peuple, au bourreau, à ceux qui l'entourent et vont mourir aussi : « **J'É N'AI RIEN FAIT POUR LA POSTÉRITÉ** » (cette phrase au moins) – il ajoute en montrant sa tête : « Pourtant, j'avais quelque chose là... » (mais c'est seulement parce qu'elle est tombée qu'on se souvient d'elle). Lui ne dit rien, semble-t-il, rien d'aussi spectaculaire et obscène qui aurait pu *pas-ser* à cette postérité (d'ailleurs, qui connaît son nom ? – qui pour se souvenir de vers qui ne parlent de rien, et de la même manière qu'on le fait depuis trois cent ans ?)

Jadis je ne pouvais, comme vous, sous des hêtres,  
Tromper la canicule et défier ses traits.  
Malgré moi-même, hélas ! Exilé des forêts,  
Malgré moi, je vivais enchaîné dans les villes  
J'y voyais le démon des discordes civiles,  
Dans le palais des rois, triompher impuni,  
Et toujours aux vertus le malheur réuni.

Souvent je m'écriais ? « ô ciel ! Quand la fortune  
Voudra-t-elle adoucir sa rigueur importune ?  
Ah ! Si je puis trouver un terme à ses refus,  
Vous me verrez alors sous vos dômes touffus,  
Verdoyantes forêts ! Et vous, claires fontaines,  
Qui coupez en fuyant leurs routes incertaines,  
Sur vos gazons mousseux j'irai me reposer ! ... »

(Je sais ce que je dois à ces vers pourtant,  
*I would like to see the broad shaded tree / Just I can rest my head underneath*)

La devise de ce poète : *Se regarder passer.*

Deux jours après ce samedi, c'est Robespierre lui-même qu'on vient chercher, le lundi, et qu'on emmènera là, sous la même lame. Mais c'est sans doute une autre histoire.

Pensées adressées ce jour à Jean-Antoine Roucher.

## L'avant-dernier jour : cette nuit-même.

Ce qui commence dans la fin, je ne sais pas, est-ce la fin elle-même qui ne s'arrêtera pas désormais, oh je suis maintenant une part d'elle, je le vois au ciel qu'il fait, déchiré, et au sol qui sèche l'eau coulée du ciel comme du sang, et je le vois à mes mains qui frappent maintenant sur le clavier les mots pour dire le ciel déchiré et la sécheresse du sang qui s'évapore, huit heures de juillet, personne, l'église monte inutilement une tour, puis l'au-  
loin, est-il se-  
on voudrait être  
qui forme toute  
inerte de réel  
je rêve du cri des  
ges et je ne suis  
d'insectes, le  
grillons, des cri-  
nements des  
glement dans la  
mis qui dispar-  
terre où je ne  
dre, pas mainte-  
les livres : à main droite, Michelet dit les foules en armes et je compte les têtes arrachées aux épaules, je note les mots que ces têtes au moment d'être arrachées lâchent sur nous pour nous donner la peine de vivre après elles, on ne sait pas si c'est pour nous donner la colère ou la consolation ; à main gauche, Rimbaud et ses

*Lorsqu'un jeune homme, qui aspire à la gloire, dans un cinquième étage, penché sur sa table de travail, à l'heure silencieuse de minuit, perçoit un #bruissement qu'il ne sait à quoi attribuer, il tourne, de tous les côtés, sa tête, alourdie par la méditation et les manuscrits poudreux ; mais, rien, aucun indice surpris ne lui révèle la cause de ce qu'il entend si faiblement, quoique cependant il l'entende. Il s'aperçoit, enfin, que la fumée de sa bougie, prenant son essor vers le plafond, occasionne, à travers l'air ambiant, les vibrations presque imperceptibles d'une feuille de papier accrochée à un clou figé contre la muraille. Dans un cinquième étage. De même qu'un jeune homme, qui aspire à la gloire, entend un #bruissement qu'il ne sait à quoi attribuer, ainsi j'entends une voix mélodieuse qui prononce à mon oreille :*

« Maldoror! »

tre, le soir est si  
lement possible,  
à l'écoute de ce  
cette masse  
qui enveloppe,  
animaux sauva-  
entouré que  
hurlement des  
quets, le piéti-  
cigales, l'étran-  
gorge des four-  
raissent dans la  
peux les rejoin-  
nant ; j'ouvre

mois de juillet dans Londres, aux Roches noires, rue Racine et partout où je ne suis pas, ô son ombre qui grandit à mesure, et tout cela dans le cri de jeunes filles incendiées, la folie pour corps, sur les lèvres l'invention des mondes impossibles qui pourraient dire : ce monde est le seul désirable ; oui, avancer dans ce labyrinthe, remuer la vase pour seul tâche de vivant, et dans la fin des choses se tenir autant

« Chaque nuit, à l'heure où le sommeil est parvenu à son plus grand degré d'intensité, une vieille araignée de la grande espèce sort lentement sa tête d'un trou placé sur le sol, à l'une des intersections des angles de la chambre. Elle écoute attentivement si quelque #bruissement remue encore ses mandibules dans l'atmosphère. Vu sa conformation d'insecte, elle ne peut pas faire moins, si elle prétend augmenter de brillantes personnifications les trésors de la littérature, que d'attribuer des mandibules au #bruissement.

que possible tête droite pour mieux voir, la ténacité des villes pour advenir, le secret qu'on accumule sur les pages pour évidence ; dans le journal des jours, à la racine, j'avais cru vouloir noter (à la dictée toujours) le bruissement des choses, les formes que prennent les jours chaque jour dans l'écho de soi et des rêves et des livres, j'avais tort, je le sais maintenant, oui, que je suis moi-même le bruissement que j'ai appelé à moi, et que si j'ai échoué à le dire, c'est que j'étais moi-même et le cri et la lèvre, qu'à sa coupure je me suis tenu, que d'elle je suis autant ce qui saigne et ce qui souffle pour faire sécher, que d'un bruissement je suis moins la paroi qui recueille l'écho et la renvoie que celui qui se perd à force de crier et de suivre son cri rebondir sur le paroi, croyant que c'est un autre qui, parvenu sur le versant le plus éloigné du monde, s'assoit pour regarder le vide où au lieu de se jeter il dépose d'autres cris encore qui perdent au loin d'autres voyageurs moins perdus que lui, plus sûr de leur route puisque leurs pas la tracent, et s'il faut aller encore, c'est parce que le vide ne suffit pas, qu'il manque au bruissement continu  
que donne sur la peau  
aiguise.

*Je me suis présenté devant les célestes fils de l'humanité ; je leur ai dit : « Chassez le mal de vos chaumières, et laissez entrer au foyer le manteau du bien. Celui-ci qui portera la main sur un de ses semblables, en lui faisant au sein une blessure mortelle, avec le fer homicide, qu'il n'espère point les effets de ma miséricorde, et qu'il redoute les balances de la justice. Il ira cacher sa tristesse dans les bois ; mais, le #bruissement des feuilles, à travers les clairières, chantera à ses oreilles la ballade du remords ; et il s'enfuira de ces parages, piqué à la hanche par le buisson, le houx et le chardon bleu, ses pas rapides entrelacés par la souplesse des lianes et les morsures des scorpions.*

du jour la forme  
un couteau qu'on

*Regardez cette vieille araignée de la grande espèce, qui sort lentement sa tête d'un trou placé sur le sol, à l'une des intersections des angles de la chambre. Nous ne sommes plus dans la narration. Elle écoute attentivement si quelque #bruissement remue encore ses mandibules dans l'atmosphère. Hélas ! nous sommes maintenant arrivés dans le réel, quant à ce qui regarde la tarantule, et, quoique l'on pourrait mettre un point d'exclamation à la fin de chaque phrase, ce n'est peut-être pas une raison pour s'en dispenser !*

Le *dernier* jour, aujourd'hui.

*Cela commença par quelques dégoûts et cela finit,  
— ne pouvant nous saisir sur-le-champ de cette éternité, —  
cela finit par une débandade de parfums.*

Un mois plus tard (un peu plus), rien n'est passé qu'un peu plus d'un mois : la balance des vivants et des morts sans doute équilibrée, pour quel compte de morts en soi, et de vies ?

Je pense au spectacle de Krystof Warlikowski vu mercredi soir dans la fournaise d'Avignon : l'art de vivre, ce qui le traverse, les énergies folles qu'il faut pour rester debout dans nos pays où tout s'écroule, où tout est fini : et l'on se tient, nous, après la fin, avec nos visages et nos mains — ceux qui organisent le monde nous cherchent, nous demanderont qui on est, ce qu'on fait là, si on est Allemands ou non-Allemands, d'où l'on vient, d'où l'on parle. On dira, je suis d'ailleurs, il faudra dire : je suis d'ailleurs (être juif, aussi, juif de ne pas l'être) : *sans identité, il n'y a pas de peur* : alors on connaîtra toutes les peurs, celle de toutes les identités, pour les déjouer toutes — on appellera cela être vivant, et debout après la fin.

Je pense au spectacle de Dieudonné Niangouna vu samedi dernier dans la poussière brûlée d'Avignon : les vestiges de notre présent, comme on se tient aussi au milieu d'eux, danse avec les ruines je t'en prie, et on danse avec les ruines parce que les ruines sont faites pour cela, qu'elles nous ont été bâties et confiées par nos pères pour cela, et le diable entre nous, on l'appelle et le désire et le repousse à la fin parce qu'on leur survivra, aux ruines, au diable, aux pères et au soir de ce soir-là : comme c'est toujours après la fin qu'on peut la dire, la fin n'existe que pour cela, et pour nous — oh *je t'aime de tout ce que j'ai perdu.*

Je pense à Rimbaud qui a écrit le journal de chaque jour les quelques jours de la vie où il a écrit des lignes désignant les champs de force qui vont dans la fin montrer ce qui va après la fin.

*Oh ! mes amis ! — mon cœur, c'est sûr, ils sont des frères —,  
Noirs inconnus, si nous allions ! allons ! allons !  
Ô malheur ! je me sens frémir, la vieille terre,  
Sur moi de plus en plus à vous ! la terre fond,*

*Ce n'est rien ! j'y suis ! j'y suis toujours.*

Je pense à tout ce qui a fabriqué patiemment ce mois durant tout ce mois, tout ce que l'écriture n'a pas recueilli parce qu'il faut ce vide pour que l'air passe, je pense à tout l'oubli que j'ai fabriqué de mes mains pour écrire ce mois, je pense à la haine des bilans et à celle de l'*intériorité* à laquelle je n'ai pas voulu sacrifier, je pense au mois de janvier 1792, de juillet 1794, je pense à Londres en 1873, aux filles de feu, je pense aux bruissements des insectes et tout ce qui s'éparpille, je pense à ce qui commence dans la fin et aux routes qui amènent à des villes qui amènent à des gares qui amènent à d'autres villes où commencent certaines routes plus larges encore, je pense au bruit du sonar que j'ignore et aux corps étrangers, au mot *bruissement* et comme il puise au passé qui aura toujours commencé et ne finira pas, je pense : la fin est toujours avant quoi je suis.

*REMERCIEMENTS*

*Léa Bismuth, Isabelle Gounod  
Camille Coquard et Armonie Lesobre.*

*Jérémie Scheidler.*